

905
73

COUP-D'ŒIL POLITIQUE

S U R

L'AVENIR DE LA FRANCE.

K. Duperrier

PAR M. DUMOURIEZ.

De ses enfans absens la France est plus chérie;

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Siege de Calais, trag. de DUBELLOY.

M A R S 1795.

À H A M B O U R G,

Et se trouve à Londres, chez J. DE BOFFE.

СОЛНЦЕ ВЪ ДІЯНИИ

ЛІЧЕНІЯ ВЪ ЯМЕНЬІ

СВІДЧОВСТВО ПІДПІСКА

Свідчоють, що въ яменії въ селі
Світловодському, въ селі Світловодському
въ селі Світловодському, въ селі Світловодському

Свідчоють, що въ яменії

Свідчоють, що въ яменії

Свідчоють, що въ яменії

et que l'ordre et la sécurité sont assurés

à Paris et dans toute la France.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

Le général de Gaulle a été nommé

ministre de l'Intérieur par le général

de Gaulle, qui a été nommé chef d'état

major général de l'armée de terre.

INTÉRIEUR DE LA FRANCE.

LA Révolution Françoise étonne l'univers. C'est une tragédie atroce conduite par des monstres, soutenue par des héros. La partie militaire inspire l'admiration, la partie politique répand l'horreur. Jamais nation ne s'est montrée à la fois plus sublime & plus avilie. Le François est invincible comme soldat, il tremble & souffre comme citoyen; intrépide dans les camps & devant les troupes les plus aguerries de l'Europe, dans ses foyers il devient l'esclave d'une poignée de scélérats.

La grande populace du genre humaine, qui n'aperçoit que ce qui frappe par son éclat, admire sans distinction tout ce qui est couronné de succès. Combien même n'est-il pas d'hommes très-honnêtes, qui éblouis par la gloire militaire des François, vont jusqu'à chercher à excuser les

crimes de leurs gouvernans, en les rejettant sur la nécessité & sur l'enthousiasme de la liberté ?

Quand le crime est heureux, la multitude le regarde presque comme une vertu. C'est par cette erreur que Marat a obtenu les honneurs du Panthéon. C'est ainsi que Robespierre a eu des apologistes, & qu'il se trouve encore des monstres & des insensés qui crient dans Paris: *nous voulons la liberté à la manière de Robespierre.*

Il seroit inutile d'avoir raison tout seul en opposant à la gloire des François leur opprobre, à l'admiration publique l'indignation ou la compassion, si la révolution qui commence à se faire dans l'opinion publique, ne donnoit l'espoir d'un prompt changement qui les ramènera à la vertu & au bonheur. Déjà la saine partie de la nation a osé déchirer le voile funébre qui couvroit toute la France. Déjà le système de terreur, sorti de l'antre des Jacobins, est remplacé par l'humanité & par la justice.

Déjà la masse du peuple revient de son égarement, montre son horreur contre les Marat, les Robespierre & leurs adhérens. Déjà elle reconnoît qu'elle a remplacé des abus par des excès, & des erreurs par des crimes. Déjà elle avoue qu'elle

qu'elle a substitué aux vexations du pouvoir ministériel l'oppression sanglante de la tyrannie la plus monstrueuse que présente l'histoire des hommes.

Déjà le François reconnoît que tout le monde est esclave & souffre, quand les méchants peuvent faire le mal impunément. Déjà, prenant confiance dans sa force & son courage, fier de ses victoires brillantes, il se dit à lui-même, qu'invincible au dehors, il n'a d'ennemi dangereux que lui-même, que triomphant de toute l'Europe, il reste toujours en guerre contre lui-même, qu'inaccessible aux armées étrangères, il se déchire lui-même avec une barbarie qui dénature l'homme, au point de ne le reconnoître qu'à la recherche & à la variété de ses cruautés.

Jusqu'à présent, dans l'état de révolution qui agite la France, toutes les ames étoient exaltées & fougueuses ; elles passoient d'une extrémité à l'autre, du bien au mal, ne tenant ni au mal ni au bien, mais à leurs passions.

C'étoit un état forcé, trop opposé au caractère national, à la gaieté, à la franchise, à la douceur du François, pour pouvoir durer. Il étoit entraîné par une société monstrueuse qui lui faisoit

croire que la barbarie étoit l'énergie de la liberté.

Un peuple qu'on a corrompu ne prend que trop de goût pour ce qui le corrompt davantage. Si les Jacobins avoient eu un peu plus de mesure dans leur scélérité, le François seroit devenu le peuple le plus féroce de l'univers.

Mais enfin la mesure des crimes a été comblée trop tôt, pour ne pas faire rentrer en elle-même cette nation à laquelle il ne manquoit que le repentir pour être la plus respectable de l'Europe.

L'histoire des méchants est souvent celle des crimes heureux, mais plus souvent encore celle des crimes punis. Les Robespierre, Couthon, St, Just, Carrier, Barrere, Billaud, Collot, ou sont déjà tombés, ou tomberont nécessairement bientôt sous les coups de la vengeance nationale. Les Jacobins sont dispersés, mais ils ne sont pas encore anéantis. On craint encore les tyrans morts dans la tyrannie qui n'est pas encore détruite.

DES JACOBINS.

SI le tableau que présentoit la France il y a six mois n'étoit pas hideux, il seroit ridicule. Mais la quantité de veuves & d'orphelins qu'a faits la guillotine, les ruines dont elle a couvert la France depuis dix-huit mois par les mains des monstres qui regnoient, & qui luttent encore contre la vengeance nationale, ne laissent place qu'à des réflexions tristes.

On croyoit qu'il suffisoit de s'être déclarés républicains pour établir la république. De puériles cérémonies constituoient l'état politique de la France. L'acceptation forcée d'une constitution faite avec précipitation, étoit le seul contrat social qui établissoit une tyrannie anarchique. Paris faisoit la loi à la France, comme Rome à toutes les parties de l'empire Romain.

Etoit-ce là une république Françoise? non certainement. C'étoit donc une république Parisienne; pas davantage; car Paris étoit plus esclave & plus malheureux que le reste de l'empire

pire. Qu'étoit donc la France? C'étoit réelle-
ment

La République des Jacobins.

C'étoient eux qui massacroient, dépouilloient, tyrannisoient la nation. C'étoient eux qui tenuoient sous le poignard de leurs satellites à quarante sols la Convention Nationale & les sections de Paris qui avoient eu la foiblesse de se laisser désarmer par une poignée de scélérats sans aveu.

C'étoient eux qui remplissoient de terreur & de carnage tous les départemens, qui détruisoient le commerce & tous les monumens des arts. C'étoient eux qui par un raffinement de barbarie avoient souillé la langue la plus raisonnable & la plus pure de l'Europe par les mots de *Noyades*, de *Septembriseurs*, de *Mariages patriotiques*, &c. qui rappelleront éternellement des tableaux qui font frémir. C'étoient eux qui à Metz, à Nancy & dans tant d'autres villes décoroient leurs antres formidables de lampes lugubres, de tentures noires & rouges, de poignards, de guillotines.

Ce sont ces mêmes Jacobins que leur chute rend encore plus furieux, qui s'occupent jour & nuit de complots de sang, qui cherchent encore à égarer le peuple, qui grossissent chaque jour leurs

leurs listes de proscription; prêts à frapper, si on n'achève pas de les abattre; prêts à égorguer la Convention pour la punir d'avoir secoué leur infame tyrannie, prêts à mettre à feu & à sang la capitale où ils ont régné, s'ils parviennent à y regagner encore.

Fidèles à leur système développé dans les aveux de Carrier, dans les lettres de Robespierre & St. Just, il leur faut encore plusieurs millions de têtes pour réduire la population qu'ils trouvent trop forte, à la juste proportion de leurs projets tyranniques & spoliateurs.

Et c'est en dressant des autels à la raison & à la liberté, que la frénésie & la tyrannie assuroient l'esclavage d'une nation à laquelle les peuples les plus belliqueux de l'Europe ne peuvent pas résister!

Les François connoissent à présent tous les crimes & le danger de cette hideuse société. Ils ont eu le bon esprit d'aider la Convention Nationale dans les efforts généreux qu'elle a faits pour secouer le joug honteux de ce vils tyrans. Ils se rassurent autour d'elle pour la soutenir de la masse entière de leur force, pour achever la destruction du système de terreur qui replongera la

France

France dans de nouvelles calamités, plus terribles que tous les fléaux qui accompagnent la guerre, si cette société n'est pas anéanti pour jamais.

L'opinion publique, ce grand principe du gouvernement, a déjà proscrit la mémoire de Marat & autres monstres qui ont souillé cette révolution ; elle impose à la Convention le devoir de retirer tous les décrets arrachés en leur faveur, d'augmenter l'horreur pour les crimes, en étant à leurs partisans tous les moyens de rétablir cet abominable culte, en chassant de son sein tous les fauteurs de Jacobinisme, & en l'empêchant de se reproduire jamais.

Quand même la Convention, soit par ménagement pour ceux de ses membres qui soutiennent avec indécence les principes des Jacobins & le système de terreur, soit par une fausse idée sur la liberté des opinions, soit par foiblesse, soit par intrigues, garderoit encore des mesures avec cette secte dangereuse, elle ne ferait qu'avancer le moment de l'explosion, suite nécessaire de la frénésie de cette horde de scélérats, dont l'existence fondée sur la violence & le crime, ne peut se soutenir ou se rétablir que par des moyens pareils. La Convention n'auroit fait que retarder par une prudence dangereuse la décision sévère qu'elle sera toujours

toujours forcée de prononcer, & il en coûteroit plus de sang pour éviter de plus grands malheurs.

Il faut espérer que bientôt la Convention appuyée par la nation entière, anéantira jusqu'au nom de cette secte funeste, dont le tableau qu'on vient de lire n'est qu'une foible esquisse, tirée des rapports faits à la Convention même, à laquelle on va opposer celui des succès presqu'in-
croyables des armes Françaises.

**Quelques réflexions sur la gloire militaire des
Français amèneront à d'autres plus essentielles
sur le parti que la Convention doit en tirer pour
assurer le bonheur de la nation, dont la confiance
lui impose le devoir sacré de s'occuper unique-
ment.**

C est au succès:

S U C C È S M I L I T A I R E S.

DEPUIS le commencement de cette guerre, laquelle, quoiqu'en disent les puissances coalisées, a été l'effet nécessaire des erreurs politiques de plusieurs cours, & ne peut pas être considérée comme une agression de la part des François, circonstance qui a influé sur ses suites, la fortune entraîne les François à mesure qu'ils avancent. La facilité de réussir les force à ne pas mettre de bornes à leur ambition. Le sort justifie leur témérité, à quelqu'excès qu'ils puissent la porter.

En 1792, dès l'ouverture de la campagne, une armée formidable entre sans opposition dans l'intérieur de la France, les places se rendent sans résistance, l'effroi est universel, le parti de l'ancien gouvernement reprend courage, la nation est consternée, l'assemblée de ses représentans est prête à abandonner la capitale, tout paroît désespéré. Des provinces entières doivent passer sous la domination des étrangers. Tout l'empire doit être

en

en proie à la vengeance, à la guerre civile, à la misère, à la banqueroute.

Un général, à la tête d'une poignée de troupes indécises & désorganisées, malgré les conseils, les ordres, les munitions, prend une position hardie devant cette armée formidable; l'étonne, lui en impose, rend la confiance aux soldats, forme à son tour un armée égale à cette masse nombreuse qui devoit le détruire, & finit par la consumer & la faire disparaître.

Délivré de ce danger imminent, il change la nature de la guerre, & dès la fin de l'année il a conquis les Pays-Bas. C'est bien certainement ce général qui a sauvé sa patrie du joug des étrangers, c'est lui qui a enseigné aux François à vaincre leurs ennemis, c'est lui à qui sa nation doit sa liberté & toute la gloire qu'elle a acquise depuis en suivant la route qu'il lui a tracée. Aussitôt Marat & les Jacobins proscrivent ce général, on désorganise son armée, on arrête ses progrès qui auroient donné l'année suivante une paix glorieuse & solide à la France.

Ce général est forcé de fuir, proscrit & regardé comme un traître, parce que bien loin de se réunir à la faction sanguinaire de ces anarchistes, il s'est vu forcé de prendre la résolution de la

combattre pour sauver le corps législatif de sa tyrannie, & la France de ses cruautés. Quel est son crime ? C'est d'avoir prévenu le jugement de sa nation sur des monstres, & de n'avoir pas voulu en être la victime, espérant en délivrer sa patrie.

François, il ne falloit pas moins que votre funeste expérience pour vous faire connoître que ce général, qui vous a paru coupable, auroit donné son sang pour vous sauver des Marat & des Robespierre, & de ces Jacobins dont vous avez subi la sanglante tyrannie qui a couvert d'ainvoile funèbre votre patrie épouvantée. C'est à coups de poignards que ces monstres ont déchiré le bannal de votre illusion. Vous êtes redevenus libres ; soyez justes.

En 1793 vos armées désorganisées ont céde^{nt} pendant quelque tems à la masse des assaillans. La guerre intestine, le déchirement des factions dans la Convention, la tyrannie de Robespierre & des Jacobins, le massacre illégal de la faction de la Gironde, tous les fléaux réunis, ont fait tomber entre les mains des coalisés quelques-unes des places fortes sur toutes vos frontières. Mais bientôt le génie de la liberté a déployé toutes les ressources d'une nation distinguée par son esprit & son

& son courage. Tous les arts se sont réunis pour perfectionner l'attaque & la défense. Déjà dès la fin de la campagne on pouvoit prévoir les succès de celle de 1794.

A mesure que la France développoit les plans les plus audacieux, les exécutoit avec une rapidité, une constance & un acharnement toujours couronnés de succès, les coalisés sembloient aveuglés par un esprit de vertige qui rendoit nulles leurs armées frappées de terreur. La mauvaise disposition des cantonemens des Allemands en Alsace leur a fait perdre le fruit de leurs succès dans cette partie. Entièrement découragés après avoir vu leurs lignes forcées, ils ont pris le parti honteux de faire sauter très-imparfaitement les ouvrages du Fort-Louis, plutôt que de tenter de défendre cette place importante, & par là ils ont préparé aux François la conquête de toute la rive gauche du Rhin.

Leur plan de campagne de 1794, par la grande distance des armées qui devaient opérer, n'avait ni liaison ni appui mutuel. Des petits corps détachés, formant une longue ligne faible par tout, ne pouvoient défendre aucun des points par où les François tenteroient de pénétrer en masse.

Toute

Toute l'Europe savoit d'avance que les François avoient le dessein de se donner tout l'avantage de la guerre, en la changeant de défensive en offensive. On savoit même que leur projet étoit de pénétrer entre Sambre & Meuse, pendant que leur gauche tourneroit la droite des coalisés par la Flandre Autrichienne.

Les Impériaux s'étoient fermé eux-mêmes le moyen de pénétrer en Alsace, par l'abandon du Fort-Louis ; n'ayant plus qu'un côté pour établir l'offensive, celui de la Flandre & du Hainault, deux provinces qui leur étoient ouvertes par la trouée de Condé, le Quesnoi & Valenciennes qu'ils avoient conquis en 1793, ils auraient dû, abandonnant le Haut-Rhin à la défense de l'armée Prussienne qui étoit plus que suffisante, porter toutes leurs forces entre le Luxembourg & la mer.

Si l'armée du comte de Browne avoit débouché sur la Meuse par le siège de Sedan ou Mézières, pendant que celle du prince de Cobourg auroit assiégié Landrecies, ces deux armées auraient soutenu mutuellement leurs opérations ; celle qui auroit terminé la première son siège, auroit servi d'armée d'observation à l'autre. Alors elles se seroient étendues entre la Marne & l'Oise,

Oise, & rien ne les auroit arrêtées jusqu'à Paris, que des batailles dans les belles & riches plaines de la Picardie, où la supériorité de la cavalerie Autrichienne leur auroit donné un avantage incalculable.

Tout le plan d'offensive des François auroit été déjoué par cette disposition qui les auroit forcés à venir au secours de leurs places, & à livrer des batailles dont les Impériaux auroient décidé le champ, les époques & les circonstances.

Ne prenant pas le parti d'une offensive serrée, & conjonctive, les coalisés bien avertis du projet téméraire des François de forcer le passage de la Sambre, auroient au moins dû fortifier l'excellent poste de Beaumont à la tête de la principauté de Chimai, & y placer un corps assez considérable pour arrêter l'ennemi, le forcer à un siège, & se donner le tems de réunir sur la Sambre les divisions éparses depuis la Moselle jusqu'à la Meuse. Cette disposition eût empêché la trouée que les François ont faite par la Sambre, laquelle a décidé le succès de la campagne.

Enfin, puisque l'armée du prince de Cobourg devoit d'abord prendre Landrecies, ensuite pénétrer dans la Picardie ou marcher sur Cambrai, il falloit,

falloit, avant de se mettre en mouvement, assurer la Flandre Autrichienne contre l'invasion des François rassemblés dans les campis de Lille & de Cassel, puisqu'on connoissoit pareillement le projet des François de tourner la droite de l'armée alliée, en pénétrant par cette province,

Aucune précaution n'a été prise contre cette attaque. Les coalisés ont laissé sous Mémin le général Walmoden avec sept à huit mille hommes pour s'opposer à l'irruption de deux corps d'armée, dont on ne connoissoit pas le nombre, mais qui certainement dévoient former entre eux deux plus de quarante mille hommes, & on n'a réparé les places que du côté de l'ennemi, au lieu de les mettre en état de soutenir des sièges.

Les François ont débouché sur tous les points d'attaque avec la confiance & la vivacité qui les caractérisent. Ils ont percé partout, & ils ont rempli un plan téméraire, qui n'eût réussi par aucun côté, si les coalisés, bien avertis à l'avance, avoient pris des mesures sages & méthodiques. Le plan des François étoit géométriquement inexécutable ; il est devenu géométriquement exécutable par l'esprit de vertige des coalisés, qui ne lui ont opposé aucune défense raisonnable.

Les provinces de Flandres, Tournaisis, Hainault, Brabant & Namur n'offroient plus aucun point de résistance aux armées Françaises, parties de la Flandre Maritime & de la Meuse, & réunies sur les bords de la Meuse par un succès incroyable. Les Impériaux cependant, animés par l'exemple de l'Empereur, avoient fait des efforts aussi obstinés qu'inutiles, pour arrêter les progrès de ces républicains invincibles.

Il eût fallu que les peuples Belges eussent été préparés d'avance à défendre leurs foyers. Mais les fautes du gouvernement de Bruxelles les avoient si fort aliénés, que quoiqu'attachés au personnel de l'Empereur & de l'Archiduc Charles, la haine qu'ils portoient aux préposés de leur souverain leur faisoient faire des vœux pour les Français. Ils devoient cependant prévoir que le succès de cette nation entraîneroit leur ruine, en les exposant à l'avarice de leurs commissaires spoliateurs.

Il sembloit que la Meuse devoit mettre un obstacle à leurs victoires, & tous les militaires pouvoient s'imaginer que la campagne se termineroit sur cette rivière. Une armée de quatre-vingt mille hommes, ayant pour point d'appui Maestricht, pour avant-fossé la Meuse, Juliers & la

D

Roër

Roër appuyant sa gauche, pour retraite la Hollande & ses places fortes, ne sembloit pas pouvoir être dépostée. On ne devoit pas craindre que les François trouvant le Rhin dégarni, commissent l'imprudence de le passer pour s'enfoncer dans la Westphalie, laissant derrière eux quatre vingt mille hommes qui les auroient coupés.

Pendant que l'armée alliée tenoit la position de la Meuse, le maréchal Möllendorff déployoit les talens de son maître, le grand Frédéric, par le dépostement de Lautern, le seul mouvement militaire fait dans cette campagne selon les règles de l'art, mouvement cependant qui, vu son éloignement, n'opéroit aucune diversion en faveur de l'armée des Pays-Bas, mouvement enfin qui aboutit à une inaction inconcevable, suivie d'une retraite qui livra à l'ennemi tout le pays de Trèves.

Cependant l'armée alliée abandonne la position de Maestricht. Des intérêts différens divisent les corps qui la composent. Les Impériaux passent le Rhin, & livrent le duché de Juliers & les archevêchés de Cologne & de Trèves, pendant que les Anglois, les Hanovriens & les Hessois se retirent en Hollande sous le prétexte de la défendre.

L'esprit de vertige & la consternation semblent dès-lors diriger tous les mouvemens des alliés ; on n'y apperçoit pas la moindre trace de l'art militaire. Venloo, Gueldres, Nimégue sont abandonnés, sans qu'on puisse se rendre raison de cette foiblesse, avant que Graves soit assiégué. Il semble que les mouvemens des alliés soient faits pour indiquer aux François par où ils doivent pénétrer.

Bois-le-Duc, mal pourvu de vivres & de garnison, ainsi que toutes les places Hollandoises, se rend sans coup férir. Maestricht, point secouru, est médiocrement défendu. Valenciennes, Condé, le Quesnoy, attaqués par un simulacre d'armée, se rendent sans tirer un coup de fusil. Chaque corps François s'avancé précédé d'une colonne de terreur, semblable à la colonne de fumée des Israélites. Aucune place n'attend la grosse artillerie pour capituler.

Un hiver extraordinaire achève ce que la terreur avoit commencé. Les places sont tournées sur la glace. Les coalisés, encore aussi forts que les François s'ils s'étoient réunis dans un point central, auroient pu au moins décider le sort de la Hollande par une bataille. S'ils s'étoient présentés ensemble, & que par des manœuvres & une

bonne contenance ils eussent retardé la marche rapide des François, ceux-ci épuisés, manquant absolument de pain, eussent été forcés de rétrograder sur la Belgique, & n'eussent pas eu le temps de se réparer avant l'ouverture de la campagne de 1795.

Pour opérer l'invasion de la Hollande les François avoient été forcés de réunir sur le même point toutes leurs forces depuis le Haut-Rhin jusqu'à Anvers. Ce mouvement étoit prévu d'avance, annoncé & connu à point nommé. Forts sur cette seule frontière, ils étoient foibles par tout ailleurs. Comment les autres armées des coalisés n'ont-elles pas fait des mouvements, chacune de son côté, ou pour empêcher les François de se réunir, ou pour les suivre ?

Comment les Prussiens n'ont-ils pas débouché par Manheim ou Maïence, le général Clerfait par Muhlheim ? Ce dernier pouvoit rentrer sans peine dans Cologne, Aix, Liège & les Pays-Bas. On sait bien que ces armées appartiennent à des puissances différentes, mais on diroit à leur conduite que ces puissances sont au moins indifférentes au sort de celle qui est opprimée.

Pendant que ces événemens incroyables se sont passés au nord & à l'est de la France, les Anglois, premiers

premiers moteurs de cette guerre dont ils partagent les calamités, & dont ils payent presque toute la dépense, excitoient les Vendéens, & les trompoient par un vain espoir de secours & par des simulacres puétiles de descente.

Aux Indes, ils avoient conquis tous les comptoirs de Terre-ferme des François, mais ils n'avoient pas osé attaquer les îles de France & de Bourbon, d'où sont sortis des essaims de corsaires qui ont désolé impunément leur riche commerce; ainsi les succès ont été compensés. La révolution de Hollande est un incident très-dangereux pour les Anglois aux Indes.

Dans les Indes Occidentales, les émigrés ont facilité aux Anglois la conquête des colonies François, mais la mortalité qui s'est mise dans leur armée de terre & de mer, la dureté maladroite de leur gouvernement, l'esprit de révolte & de liberté qui a armé les Noirs, leur ont déjà enlevé la Guadeloupe, Ste. Lucie & une partie de St. Domingue, & leurs propres colonies sont menacées.

Dans la Méditerranée, ils ont conquis l'île de Corse par le secours de Paoli, & le Roi d'Angle-
terre

terre a eu la sagesse de ne pas encore charger sa tête de cette chétive couronne.

Ils sont entrés à Toulon à la faveur des partisans de la constitution de 1789. Mais bientôt la désunion dans les troupes trop peu nombreuses de quatre puissances différentes, la mésintelligence entre les amiraux Anglois & Espagnols pour la spoliation de ce célèbre port, la méfiance entre les coalisés & les habitans trompés dans leurs espérances, & surtout le défaut d'un général habile, capable de donner de l'ensemble à cet amas de troupes étrangères les unes aux autres, qui ne pouvoient pas s'entendre & encore moins se concilier, les forcent à abandonner en brigands cette précieuse possession qu'ils n'avoient pas conquise. Le commandant de la place se fait prendre dans une sortie contre toutes les règles de la guerre. Les François attaquent la place en héros à qui rien ne peut résister: mais les bourreaux qui les suivent souillent leur victoire.

Le génie malheureux du ministre Pitt a enfanté cette guerre cruelle: c'est lui qui a présidé à toutes les opérations, c'est lui qui a force le duc de York après la prise de Valenciennes à se séparer du prince de Cobourg, pour aller se faire battre

battre devant Dunkerque par le brave Houchard, qui périt sous la guillotine.

La guerre de mer a eu pour les Anglois un moment brillant, la bataille du 1 Juin: mais elle n'a été d'aucune utilité, comme toutes les batailles navales modernes. Les François n'en ont pas moins infesté toutes les mers par un corsairage lucratif, qui ruine le commerce Anglois. Le pavillon François domine dans la Mer du Nord, dans celle du Levant & même dans la Méditerranée, quoiqu'ils n'ayent pas fait sortir un seul vaisseau armé de Toulon.

En Italie, le Roi de Sardaigne & les Impériaux n'ont pas pu défendre les passages les plus insurmontables des Alpes, & les François établis à l'entrée du Piémont & dans la rivière de Gênes, prennent à revers le Piémont, & menacent le Milanès.

Du côté des Pyrénées, les François, après avoir reconquis la petite portion du Rousillon enlevée par l'Espagnol, l'ont poursuivi dans son propre pays; la terreur qui les précède leur a ouvert déjà les portes d'un partie des principales villes du nord de ce royaume. Ce peuple séparé du reste de la coalition, & livré à sa propre foiblesse,

foiblesse, a tout à craindre de la continuation de la guerre.

Cet apperçu rapide des succès de la nation Française depuis trois ans la couvre d'une gloire immortelle. Dans les détails il est quantité de circonstances honorables pour les vainqueurs de l'Europe. Le soldat a montré un courage à toute épreuve, soutenu d'une grande gaieté & d'une humanité que le farouche Robespierre n'a pas pu altérer. Le décret révoltant qu'il avoit arraché à la Convention, par l'organe du vil Barrere, qui ordonnaït de traiter sans quartier les prisonniers Anglois & Hanovriens, est resté sans exécution. Des vainqueurs généreux ont respecté le sang des vaincus.

Plût-à-Dieu qu'ils eussent exercé la même générosité envers leurs compatriotes égarés, qui ont été pris les armes à la main. Le décret contre les Anglois est d'un lâche, celui contre les émigrés est d'un tyran. Les François ont prouvé que le génie de la liberté, égaré par des tyrans sanguinaires, peut enlever aux peuples les plus doux & les plus polis tous les sentimens de la nature.

Cette guerre a développé de grands talens que l'ancien régime eût laisser enfouis & éteints. Les Pichegru,

Pichegru, Dugoumier, Jourdan & autres, se sont montrés en même tems grands généraux, bons soldats & citoyens modestes. Il est bien fâcheux que d'aussi grands talens, d'aussi grandes vertus, ayent été les instrumens du système spoliateur & désorganisateur des hommes de sang & des oiseaux de proie qui déchiroient la France.

Ce système s'est développé dès la première conquête des Pays-Bas en 1792. Des commissaires sont tombés, comme des vautours, dans ces malheureuses provinces. Malgré les proclamations les plus authentiques, ces nouveaux *frères en liberté* ont été traités comme des esclaves. Ces proconsuls, guidés par le financier Cambon, dont l'avidité fiscale égale l'ignorance en finances, ont épuisé ces provinces qui se jettoient entre les bras des François; ils ont aliéné les cœurs de ces peuples, ils ont souillé la gloire des armes de leurs estimables compatriotes, sans enrichir la France.

CONSIDÉRATIONS SUR LA HOLLANDE.

LA Hollande vient de se donner avec une volonté encore plus décidée que les Pays-Bas. Voilà un nouvel appât pour l'avidité spoliatrice. Déjà ceux qui tiennent à ce système, aussi imprudent qu'injuste, ne veulent considérer la Hollande qu'en pays conquis. A la vérité il en a coûté du sang & des fatigues pour cette invasion. A la vérité tous les dépôts en argent, marchandises, vaisseaux & munitions de toute espèce, laissés par les coalisés, qui se trouvent accumulés dans les sept provinces, appartiennent bien légitimement aux vainqueurs.

Mais le peuple Hollandois n'a-t-il pas favorisé l'entrée des armées Françaises ? N'est-il pas de fait que si la province d'Utrecht n'avoit pas été au devant des François, les coalisés auroient pu défendre, pied-à-pied, d'abord cette province, & ensuite le reste de la Hollande jusqu'à Amsterdam. N'est-il pas de fait que si les Hollandois, après avoir changé leur gouvernement, n'avoient pas

pas envoyé l'ordre à leurs commandans militaires & à leurs troupes, de rendre toutes leurs places, il eût fallu faire autant de sièges que de pas pour la conquérir ?

On ne peut donc pas envisager l'invasion de la Hollande comme une conquête. On n'ose même pas tout-à-fait proférer ce mot. La preuve qu'on ne regarde pas les Hollandois comme conquis, c'est qu'on traite avec leur nouveau gouvernement sur les conditions d'une alliance entre les deux nations.

La position respective de ces deux peuples rend la conduite des François très-délicate. Ils n'établiront certainement pas de contributions. Ce mot, qui désigne un pays conquis, ne sera pas prononcé. Mais à titre de réquisitions on cherchera à en tirer tout ce qu'on pourra, & l'effet sera le même.

La situation de la Hollande est affreuse. L'embargo est mis en Angleterre sur tous ses vaisseaux, sur ses marchandises, sur ses fonds. Ses riches colonies sont à la merci des Anglois. Si les Hollandois s'allient avec la France, tout est déclaré de bonne prise par l'Angleterre, qui trouvera dans la dépouille de cet ennemi foible & riche, le dédommagement de ses pertes, & de nouvelles

nouvelles ressources pour la continuation de la guerre.

Si les Hollandois ne conlquent pas l'alliance avec la France, cette puissance les traitera en pays conquis, & les contributions acheveront de les ruiner. La Hollande doit nécessairement se décider entre ces deux extrêmes: car la France ni l'Angleterre ne lui laisseront pas la ressource de la neutralité, qui seule pourroit la sauver. L'intérêt de ces deux puissances s'y oppose, surtout celui de l'Angleterre.

Tout paroît beau dans le commencement d'une révolution. Les passions exaltées éteignent le raisonnement. Mais comme les maux de la Hollande se feront sentir à cette nation dès ses premiers pas dans la dangereuse carrière qu'elle a à parcourir, comme dès l'abord elle se voit dépouillée par les amis & par les ennemis, elle reviendra bien vite de son premier enthousiasme, & les sensations douloureuses qu'elle éprouvera, feront naître pour elle de nouveaux dangers & de nouvelles calamités, si elle les manifeste. Tel est le sort des petites nations qui se trouvent mêlées dans une guerre entre de grandes puissances; leur ennemi profite de leur foiblesse, leur allié en abuse.

La Hollande n'est point une puissance territoriale, elle est entièrement factice. Industrie, commerce, existence physique même, rien ne vient du sol. Ce peuple n'existe que par l'argent. C'est à force d'argent que l'argent y vient. Ni l'égalité absolue, ni la démocratie sans restriction ne peuvent convenir à un peuple qui a besoin, pour exister, qu'il s'y trouve beaucoup de riches, pour nourrir beaucoup de pauvres en les faisant travailler.

Dans leur danger présent les Hollandois n'ont qu'un parti à prendre, c'est de s'attacher fortement à leurs nouveaux alliés ; 1°. Pour pouvoir se donner promptement une constitution stable & moins morcelée que celle qui unissoit les sept provinces. 2°. Pour pouvoir se donner une force navale imposante pour aller défendre leurs colonies contre l'Angleterre, & réparer par les armes les brèches de leur commerce, s'il est possible que les armes dédommagent de ses pertes un état mercantile, qui ne peut fleurir que par la paix. 3°. Pour pouvoir se débarrasser de la surcharge de quatre-vingt mille amis, & se décharger du fardeau des réquisitions ; si ces mêmes réquisitions ne sont pas trop exorbitantes, & si elles leur laissent de quoi faire face aux dépenses du gouvernement & de la guerre.

On

On a trop vanté depuis longtems les avantages de la conquête de la Hollande, pour que les François ne s'égarent pas dans la conduite qu'ils doivent tenir avec les Hollandois. Ils se méprendront facilement sur leur véritable intérêt. Accoutumés à voiturer à Paris les dépouilles de toute espèce de pays que parcourent leurs armées victorieuses, ils auront de la peine à se convaincre que le véritable profit qu'ils peuvent tirer de cette conquête, réside dans leur modération à en user.

Leur système spoliateur leur a fait déjà perdre tout le fruit de la conquête des Pays-Bas. Ces provinces fertiles, qui dans les guerres précédentes suffisoient à l'entretien d'armées nombreuses, ont été si fort épuisées par une administration tyannique, que les armées Francoises y meurent de faim, & sont obligées de continuer à tirer leur subsistance de l'intérieur de la France, elle-même épuisée, & qui manque de bras pour l'agriculture.

Il en est de même de toutes les conquêtes des François le long du Rhin depuis l'Alsace jusqu'à Wesel. Ces pays moins riches & moins fertiles que la Belgique sont tout aussi maltraités, & présentent encore moins de ressources pour la subsistance des troupes nombreuses qu'exigent leur défense & la continuation de la guerre.

Si les François, trompés par leur avidité, prennent le parti de *camboniser* la Hollande, ils auront bientôt épuisé ses ressources, quelque grandes qu'elles puissent être. Au bout de six mois il ne leur restera que des regrets. Cependant les Hollandais livrés au désespoir, fatigués de leurs hôtes avides & injustes, commenceront par des murmures & des plaintes. Les esprits s'aigriront entre les deux nations, dont les caractères ne sont riens moins que sympathiques. Le feu couvera sous la cendre, jusqu'à ce que les hazards de la guerre fournissent aux opprimés une occasion d'éclater ; & au moindre revers les Hollandais, dégoutés d'une alliance oppressive, deviendront des ennemis d'autant plus irréconciliables, qu'ils auront mis plus de bonne foi, de confiance & d'ardeur dans le début de leur union.

Alors le parti de la maison d'Orange se releva facilement, & sera grossi par le repentir & le désespoir. Quelque colère, soit de prévention soit de justice, que les Hollandais puissent avoir en ce moment contre cette illustre maison, il est impossible que dans leur misère ils ne se rappellent pas que c'est à une suite de héros de cette race qu'ils doivent leur liberté & leur splendeur. Les deux jeunes princes d'Orange ont déployé pendant cette guerre les vertus militaires de leurs ancêtres.

S'il

S'il y a eu des fautes faites dans le gouvernement, ils en sont innocens. Les Hollandais opprimés verront en eux des vengeurs, & la versatilité, inévitable dans les révoltes, les ramènera vers ces deux jeunes guerriers, dont l'histoire a lié pour toujours les noms à la liberté Batave.

Ces jeunes princes ne peuvent pas rester neutres dans la catastrophe de leur maison & du parti encore nombreux qui leur est attaché. Ils seront, ou les vengeurs les plus utiles, ou les ennemis les plus dangereux de leur patrie. Si l'un des deux se présente aux Indes assez rapidement pour prévenir les mesures des patriotes, ils peuvent réussir à démembrer ces précieuses colonies, & s'y cantonner jusqu'à ce que les Hollandais les rappellent. Les Anglois ne pouvant pas se charger de l'entretien de ces nombreuses colonies, aideront la maison d'Orange à les occuper jusqu'à ce que le sort des Bataves soit entièrement décidé.

Voilà les dangers réels que la révolution de la Hollande doit nécessairement entraîner. Quelle sera leur existence politique en Europe, pendant que leurs colonies seront ou démembrées ou ravagées ?

Si les François gardent le pays de Liège & l'incorporent à la république, ils ne peuvent as-
surer

surer ce département qu'en y joignant Maestricht, qui est son unique point de défense.

Si la Belgique est incorporée, ils ne peuvent s'en assurer la possession qu'en y joignant, 1°. Venloo, pour couvrir la Gueldre Autrichienne. 2°. Toutes les places de la rive gauche de la Meuse, depuis Venloo jusqu'à Williemstadt, pour assurer la navigation libre de cette rivière, & pour couvrir la Campine & Anvers. 3°. Enfin toute la Flandre Hollandoise, pour couvrir la Flandre Autrichienne & la Flandre Maritime Françoise.

Dans ce cas, l'Escaut sera nécessairement débouché; le commerce reprendra la route d'Anvers; Amsterdam, Rotterdam, la Zélande seront ruinées, & ces provinces, jadis si brillantes par les efforts de l'art, n'ayant plus les richesses qui leur étoient nécessaires pour assurer leur existence factice, redeviendront des marais que la mer regagnera sur l'industrie humaine qui les lui avoit arrachés.

Les François ne peuvent pas être indifférens au sort de la Hollande. Ils ne peuvent pas se dissimuler les devoirs qu'impose à un peuple qui parle continuellement de ses vertus, l'alliance contractée

contractée avec une république plus foible, dont ils auroient à se reprocher la ruine totale & peut-être l'anéantissement.

Mais comme cette considération pourroit paraître foible à des vainqueurs enivrés de leurs succès, ils doivent au moins se représenter leur véritable intérêt, qui est

1°. Que la Hollande reste une puissance maritime du second ordre, parce que sa situation qui enveloppe toute la partie orientale de l'Angleterre, est toujours un frein & un danger pour cette puissance rivale, & qu'en conservant cette balance, ils assurent le repos de l'Europe & le bonheur de la France.

2°. Que la Hollande conserve ses colonies dans les deux Indes, pour pouvoir alimenter sa marine, son commerce & son industrie, sans lesquelles elle ne peut pas exister, même physiquement.

3°. Qu'elle se donne un gouvernement solide qui ne contrarie pas ses moyens d'existence. Car la même constitution ne peut pas convenir à tous les peuples. Chaque nation a ses convenances tirées, ou de sa modification topographique, ou de

de son caractère moral, ou de ses moyens d'existence, auxquelles il faut nécessairement adapter une constitution qui leur soit propre, sans quoi son contrat social ne peut pas se soutenir, & devient nécessairement le principe de son anéantissement. La Pologne présente un exemple frappant de cette vérité.

Pour parvenir à ces trois points, presqu'aussi utiles pour la France qu'ils sont nécessaires à la Hollande, il faut que les François usent des ménagemens les plus généreux envers leurs nouveaux alliés. Il faut

1°. Qu'ils se pressent d'évacuer la Hollande, pour ne pas l'épuiser, pour ne pas mécontenter leurs hôtes, auxquels, passé le premier moment d'union, ils ne peuvent que devenir à charge, & qu'ils n'y laissent que le nombre de troupes que l'assemblée nationale Batave jugera absolument nécessaire pour assurer la confection de sa constitution.

2°. Qu'ils se contentent des immenses magasins que les alliés ont laissés derrière eux en évacuant la Hollande, & qu'ils n'épuisent pas cette nation par des réquisitions exorbitantes, qui lui ôteroient les moyens de montrer son gouvernement,

ment, & d'entretenir sa marine, son armée, ses places & ses digues.

3°. Qu'ils ne gênent point la liberté de leurs alliés dans le choix d'une constitution, qu'ils ne cherchent point à les influencer, encore moins à les maîtriser : que les Hollandois ne reçoivent de leur part ni conseils, ni critiques ni ordres : qu'on ne choque avec eux ni la liberté ni l'amour propre national.

4°. Qu'ils sacrifient à quelques égards les intérêts topographiques de la Belgique & du pays de Liège, en ne s'emparant d'aucune place de la Meuse ou de la Flandre Hollandoise, en cas qu'ils incorporent, les Pays-Bas dans l'empire François. Cette usurpation laisseroit des traces profondes de haine & de vengeance dans l'âme de cette nation trompée & offensée. La sûreté de la France de ce côté réside bien plus dans la confiance intime des Hollandois, que dans la possession de quelques places dont ils les auraient dépouillés injustement. Le même motif doit empêcher l'ouverture de l'Escaut, à laquelle on peut substituer des canaux de communication entre les points principaux de la West-Flandre avec Dunkerque & le département du Nord.

Cette

Cette dissertation sur la Hollande & sur la conduite à tenir par les François eût été très-déplacée sous le *vandalisme* de Robespierre. Alors on ne pensoit qu'à tout détruire, pour assurer la tyrannie la plus absurde. Alors on dépeuploit la France pour mieux l'asservir ; à plus forte raison ne devoit-on pas ménager des peuples voisins. On faisoit la guerre en barbares & en brigands ; on proscrivoit des nations entières.

Tout est changé depuis. La Convention montre de l'humanité, de la modération & de grandes vues politiques. On peut risquer avec elle des raisonnemens, sans craindre qu'elle crie à la trahison.

Le tems est arrivé où les crimes doivent être effacés, où la violence & l'anarchie doivent être remplacées par l'humanité & la justice, où les vertus politiques de la nation Françoise doivent autant surpasser sa gloire militaire, que les avantages solides de la paix sont préférables aux succès brillants de la guerre.

SUR LES CONQUÈTES.

CES réflexions sur la Hollande amènent une question très-intéressante & très-délicate. *Est-il avantageux à la France de garder ses conquêtes?* Au premier apperçu on saisira en faveur de l'affirmative le grand argument que les Jacobins ont mis en avant pour perpétuer les troubles intérieurs & la guerre extérieure. On dira

“ Que le Rhin & la Meuse sont les bornes naturelles de l'HERCULE FRANÇOIS : que ce seraient trahir les intérêts d'un peuple victorieux, que de rendre inutiles & tout le sang qu'il a versé, & tout l'argent qu'il a dépensé, & toutes ses souffrances, & toutes ses privations, en le dépouillant de ses conquêtes & le restreignant modestement à ses anciennes limites.”

Cet argument, quoiqu'aussi peu solide que contraire à la justice, & si généralement appuyé par tous les écrivains & les orateurs François, que si un des représentans de la nation osoit exprimer dans

est.

dans la tribune une opinion contraire, il courroit risque d'être regardé comme traître à la patrie.

Au reste, les François ont le tems de mûrir leur opinion, & de se faire des principes certains à cet égard, car la décision de cette question ne peut avoir lieu qu'à la paix, dont elle sera à la fois le principe, le moyen & le résultat.

D'après les principes de la constitution Françoise, d'après la déclaration des droits de l'homme qui en fait la base, il semble qu'on doit consulter le vœu libre des peuples, avant de les incorporer dans la grande famille. Ce n'est pas pendant que les François occupent leur territoire qu'ils peuvent former & énoncer ce vœu nécessaire. Chaque peuple peut vouloir la liberté d'une manière différente, selon son différant caractère ou ses différents intérêts locaux.

Chaque peuple a le droit, ou d'exercer lui-même sa souveraineté démocratiquement, ou de la déléguer à un petit nombre d'hommes par une constitution aristocratique, ou de la déléguer à un seul monarchiquement. Ce droit est imprescriptible. La nation Françoise terniroit toute sa gloire militaire par la tyrannie la plus impoliti-que et peut-être la plus dangereuse pour elle-même,

même, si elle ne laissoit pas exercer ce droit aux différens états qu'elle a été forcée de conquérir pour sa propre défense.

Le pays de Liége a toujours paru avoir plus de rapport que tout autre avec la constitution Françoise par le génie de son peuple ; mais sa position topographique, son enclavement dans la Belgique, paroît être un obstacle à son incorporation, à moins que la Belgique elle-même ne se décide à se réunir à la république Françoise. Si cette réunion n'a pas lieu, il est peut-être de l'intérêt du pays de Liége de former une république à part, confédérée avec la république Françoise. C'est aux Liégeois à peser mûrement leurs intérêts & à décider eux-mêmes leur sort.

Quant à la Belgique, les François ont l'expérience du sentiment de la pluralité de ses habitans, d'après ce qui s'est passé après l'évacuation de 1793. Tous les partis également mécontents du système spoliateur se sont réunis de bonne foi au gouvernement, qui n'a pas su profiter de cette disposition. Il n'a tenu qu'à lui d'engager les Belges dans une guerre personnelle contre les François. Il est inutile d'entrer dans le détail des fautes du ministère Autrichien. Il n'a pas assez engagé les Belges pour les intéresser à la défense

de

de leur patrie, mais il les a assez compromis pour les faire traiter comme pays conquis.

Dans toutes les provinces, dans toutes les villes de la Belgique, des hommes turbulens, des brigands révolutionnaires, craignent que les François ne l'évacuent une seconde fois, & ne les abandonnent au juste ressentiment de leurs compatriotes dont ils ont partagé les dépouilles. Ces hommes de sang prêchent violemment l'incorporation. Mais ce n'est point-là la nation Belgique. Le plus grand nombre des Belges est venu contre la révolution Françoise. Leurs opinions sur la liberté, sur les opinions religieuses, sur les mœurs sont entièrement opposées. Toutes les demandes de réunion des villes sont l'œuvre du petit nombre opprimant la majorité. Pour juger les dispositions véritables des Belges, il faudroit que l'armée Françoise s'éloignât d'eux, & leur laissât émettre un vœu libre,

On ne peut pas regarder comme un vœu libre la demande qu'au mois de Février quelques provinces de la Belgique ont fait passer par les commissaires pour être incorporées. C'est le cri du désespoir & de la faim. Ces malheureux se voient dépouillés de tout, ils languissent sous tous les genres d'oppression, ils sont sans loi &

sans gouvernement. Ils désirent voir changer leur sort. Voilà leur vocation, pour devenir François.

On peut réunir quand on voudra, la Belgique à la France ; mais on alienera les cœurs, & il faudra toujours traiter ce pays militairement & avec sévérité, ce qui ne convient pas au système fraternel qu'on veut établir dans toutes les parties de l'empire François. A la vérité, à la longue les deux peuples peuvent s'entendre & s'amalgamer, parlant le même idiome,

Il n'en est pas de même des peuples de la Guelde, des duchés de Clèves & de Juliers, d'Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Trèves & des différentes petites souverainetés tout le long de la rive gauche du Rhin, depuis l'Alsace jusqu'à Wésel. Chacun de ces petits états a des nuances diverses dans son caractère ; mais un point d'identité les réunit entre eux, & les éloigne de l'incorporation à la France. Ils sont Allemands, ils sont liés entre eux par leur langue, leurs mœurs, leurs opinions, qui n'ont aucune analogie avec la nation Françoise. Ils sont unis au reste de leur nation d'au de-là du Rhin par la grande association Germanique.

Les

Les François peuvent juger d'après les difficultés qu'ils ont trouvées pour répandre leurs principes révolutionnaires en Alsace, province incorporée à la France depuis plus de cent ans, combien il leur seraît difficile de planter leurs principes dans des états qui n'ont pas besoin d'une liberté aussi étendue pour être heureux, qui regardent peut-être l'état actuel de la France comme une dégradation de l'ordre social, & qui n'ont rien à gagner à ce changement de domination, parce que leur incorporation ne les rendra pas François,

Que, même involontairement, le gouvernement François les traitera comme un pays suspect, & les accablera de garnisons & d'impôts, comme des peuples vaincus, ce qui produira un état de guerre sourde & continue entre la licence & l'oppression, d'où naîtront des conjurations dangereuses,

Que cet esprit d'inquiétude & de mécontentement aura plus de facilité à se répandre dans l'Alsace, la Lorraine & les Evêchés; qu'ainsi, au lieu d'assurer la tranquillité de l'empire François par cette extension de territoire, on risque de lui faire perdre ou des provinces, ou des places qui font sa sûreté, on force son gouvernement

ment à devenir soupçonneux & tyrannique, & on se donne des sujets au lieu de se donner des frères.

Une nation qui aspire à la vertu doit commencer par se donner la première de toutes les vertus, qui est la sagesse. L'enthousiasme peut être nécessaire pour la fondation ou la régénération d'un empire. Il produit les héros. Mais lorsque le danger intérieur est passé pour perfectionner l'ouvrage, il faut surtout de la raison. Dans les grandes occasions elle produit le même effet que l'enthousiasme, & elle est bien plus avantageuse au repos & au bonheur de l'état.

La raison est héroïque dans les âmes fortes. Si les âmes sont foibles, l'enthousiasme produit le fanatisme, qui, de quelqu'espèce qu'il soit, est violent & tyrannique. Il traîne après lui le meurtre, le pillage & l'intolérance civile & religieuse, & par conséquent l'état de guerre entre les citoyens, tous les excès, tous les crimes & toutes les calamités.

Une telle nation doit pareillement se méfier de l'orgueil national, qui la rend dévastatrice & conquérante. Le François est naturellement humain & généreux. Une société perfide, des tyrans

tans hideux ont altéré son caractère. S'il tenoit en lui-même, s'il se désennivroit de sa gloire, il verroit avec horreur que ses armes conquérantes n'ont semé dans tous les pays qu'elles occupent, quelles larmes du désespoir & les angoisses de la misère.

Une telle nation enfin doit craindre de soumettre plus de pays qu'elle n'en peut gouverner. Si elle parvient à se donner avec la liberté une existence heureuse, elle ne doit pas vouloir dominer sur des frontières esclaves. Cet amalgame de deux principes opposés seroit trop dangereux pour sa liberté. Plus son territoire sera étendu, plus il lui faudra de dépenses & de troupes pour le conserver, & jamais la recette ne sera égale à la dépense, quelque tyannique que puisse être le joug fiscal qu'on imposera à des peuples qu'on ne retiendra que par la force.

QUAND

M
OU
L'ÉTAT
DE
LA
FRANCE
EST
LE
MEILLEUR
DES
STATES
DU
MONDE.
C'
EST
CE
QUE
LA
NATION
FRANÇAISE
DOIT
RENDRE
SES
CONQUÈTES.

S
I
SI la nation Françoise, écoutant la voix
de la justice & de la prudence, jugeant son terri-
toire assez étendu, bien convaincue du danger de
lui donner une plus grande circonference, calcu-
lant les difficultés d'incorporer des peuples qui ne
seront jamais Français, & qui ne feroient qu'in-
quiéter son gouvernement & troubler sa tran-
quillité, prend le parti sage & juste d'abandonner
ses vastes conquêtes, & de se resserrer dans ses
anciennes limites ; quand & à qui rendra-t-elle
les provinces qu'occupent ses armées ?

F
TR
P
IL
DI
SO
PO
EN
CI
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il
di
so
po
en
ci
L
8
b
q
ti
F
tr
P
il

nistrateurs ni des troupes dans les provinces évacuées, ayant le terme d'un mois, pour donner aux peuples le temps d'émettre leur vœu sur la forme de gouvernement qu'ils voudront adopter, ou sur les conditions qu'ils voudront faire avec leurs anciens souverains, pour assurer leur bonheur & leur confiance mutuelle.

D'après les principes qui fondent la constitution Françoise & qui doivent animer cette nation, elle ne peut rendre les peuples qu'à eux-mêmes. Après les avoir ruinés, elle doit au moins leur laisser leur libre arbitre sur le choix de leur gouvernement. Cet avantage dont leurs malheurs les empêcheront d'abuser, est le seul fruit qu'ils puissent tirer du yoisinage & de l'inondation de la terrible révolution Françoise.

Les princes qui ont été dépossédés par les François, ne peuvent pas trouver cette condition trop dure ni déraisonnable. S'ils sont aimés des peuples qu'ils ont gouvernés avant leur conquête, ils seront rappelés avec enthousiasme & sans condition. Si les ministres chargés de gouverner sous eux ont rendu les peuples malheureux, alors, pour rentrer dans leur possession, il sera passé entre eux & leur peuple un nouveau contrat social, qui assurera le sort de l'un & de l'autre, &

qui

qui éteindra toutes les sources de discorde & d'insurrection que la mauvaise administration d'un côté, l'inquiétude de l'esprit novateur de l'autre, ont répandues dans presque toute l'Europe.

Les François doivent avoir la sagesse d'abandonner ces peuples à leur génie, à leurs principes, à leurs opinions pour le choix de leur gouvernement, sans chercher à les influencer. Gueris eux-mêmes de la Propagande Jacobine qui a ouvert de sang & de deuil leur malheureuse patrie, leur intérêt est que cette dangereuse secte ne prenne pas racine sur les frontières, pour les agiter encore, & renouveler ses calamités par ses fureurs & ses vengeances.

Les princes dépossédés de leurs états doivent, de leur côté, désirer que leur rentrée soit cimenterie par un nouveau pacte & par l'assentiment des peuples. Il seroit à souhaiter que tous les souverains gouvernassent continuellement comme s'ils avoient été élus, & comme si, en cas de mauvaise administration, l'exercice de la souveraineté pouvoit être transféré en d'autres mains. De tout tems les rois ont été faits pour les peuples & par eux; c'est-là leur titre le plus glorieux & le plus sacré. C'est celui qui leur est conféré à leur avènement.

avènement au trône avec des cérémonies religieuses, & sous le sceau d'un serment mutuel.

Quiconque dit le contraire aux souverains, les égare. La monarchie du Danemark donne pendant cette terrible époque un exemple bien respectable & bien consolant pour l'humanité & la philosophie, de l'application de ces grands principes. Un ministre sage & éclairé* ne montre aux peuples & au souverain que constamment & uniquement occupé du bonheur de sa nation, & lui fait recueillir les fruits de la confiance & de l'amour des heureux Danois.

* Le comte de Bernstoff.

**IMPOSSIBILITÉ DE FAIRE LA PAIX EN
CONSERVANT LES CONQUÈTES.**

SI la France ne prend pas le parti sage, prudent & juste de rendre ses conquêtes, avec la modification convenable à une nation vraiment libre, conséquente dans ses principes, qui après avoir combattu si glorieusement pour les droits naturels de l'homme, ne doit pas les rabaisser en traitant les peuples comme des troupeaux, en les vendant, les troquant, ou les livrant malgré eux: elle se manquera à elle-même par la plus dangereuse avidité, elle se préparera tous les crimes, la corruption, les inquiétudes, les calamités des conquérans. Elle ne peut travailler ni à l'établissement d'une constitution raisonnable, ni à la cessation de ses troubles, de ses désordres, de son anarchie, de sa disette, & elle s'expose à tous les malheurs d'une guerre interminable, qui, quels que soient ses succès, doit amener pour conclusion sa ruine totale.

On fait sonner bien haut la paix que le comité du bien public vient de conclure avec le Grand Duc

Duc de Toscane. La petitesse de cet événement rend puériles toutes les conséquences qu'on paroît vouloir en tirer. Il ne diminue pas d'un grain le contre-poids dans la balance politique de l'Europe. C'est ainsi qu'on égare les peuples, & qu'on leur fait supporter des maux réels en les repaissant d'illusions.

Mais le François a trop le sentiment de ses propres souffrances, pour se laisser endormir plus longtemps par de pareilles charlataneries. Il sait bien que la séparation de la Toscane ne peut pas entraîner la rupture de la coalition. Il sait bien qu'aucune des grandes puissances ne peut consentir à abandonner trois électeurs & plus de vingt princes dépossédés par la conquête ; que l'Empire Germanique, malgré son existence précaire & désunie, ne peut pas consentir à ce démembrement qui l'anéantirait, briserait tous les liens de son association politique, & livreroit ce qui reste encore de cette association à l'*absolutisme* des deux grandes puissances qui l'ont toujours effrayé pour sa liberté.

Jusqu'à présent les Allemands ont supporté la guerre, mais ils ne l'ont pas encore faite. Ils ont combattu sans intérêt personnel pour des intérêts étrangers ; la plupart même blâmoient le motif de

cet armement, & faisoient secrètement plutôt des voeux pour la France que pour les souverains qui l'attaquoient. Mais dès qu'ils seront bien convaincus que les François ne combattent plus pour leur liberté, mais pour spolier & pour conquérir, alors cette guerre changera de nature, elle deviendra de peuple à peuple, & elle ne peut être que longue & terrible.

si ob cemayen moq mottospim salam al
mouayen monovac

DANGERS DE LA CONTINUATION DE LA GUERRE.

TOUTE guerre, quelque glorieuse qu'elle soit, voit arriver une époque de lassitude, où les avantages de la victoire ne compensent plus les dangers & les pertes d'une lutte trop prolongée. Les François savent tous, qu'au moment où toute l'Europe, avouant leur supériorité militaire, leur demande la paix, leur liberté ne court plus d'autres risques que ceux qui peuvent naître des vices des hommes qui sont à la tête de leur gouvernement.

Si jamais ils peuvent soupçonner que leurs représentans refusent tous les biens de la paix dont la France a le plus grand besoin, uniquement parce que divisés en deux ou trois factions, ils craignent que la nation, débarrassée de ses inquiétudes extérieures, ne tourne toute son attention sur eux, ne leur fasse rendre des comptes sévères, & peut-être ne les punisse ; certainement la nation ne vousdra plus supporter la dépopulation &

la

la famine, uniquement pour l'avantage de la Convention Nationale.

On peut, sans craindre d'affoiblir le courage héroïque des François, leur présenter le tableau des maux qu'ils souffrent, & de ceux dont les menaces la continuation de la guerre. Pendant que la gloire sanglante moissonne ses plus braves guerriers, la mauvaise administration dépeuple tous les départemens, les champs sont incultes, les villes sont désertes, les manufactures sont sans bras, la famine & la misère sont extrêmes, la tyrannie des Jacobins a achevé de dévaster ce que la guerre extérieure n'avoit pu atteindre.

Le crédit est entièrement éteint. Les vivres & toutes les denrées de première nécessité sont d'une cherté excessive. L'émission des assignats se multiplie dans une progression effrayante. Chaque mois il est entré en circulation pour trois-cent millions de valeur. Chaque mois la dépense excède la recette de deux à trois-cents millions. Le comité des finances ne présente, pour rassurer la confiance publique & celle des malheureux propriétaires, que de perfides exagérations sur la valeur des biens qui fonde l'hypothèque de ce papier monnoie. L'insensé Cambon n'offre pour diminuer la masse énorme de cette

tette monnoie fictice que la ressource aussi immorale qu'absurde d'une loterie, qui rappelle le système de Law, & qui n'est pas aussi adroitemment présentée.

Que devient tout le numéraire qu'on vole d'une manière aussi déshonorante à l'étranger ? Il retourne sans doute à l'étranger par d'autres voies, puisqu'on n'en voit point circuler dans la France ; ou bien il est enfoui jusqu'à ce que la banqueroute se fasse.

Est-ce pendant la guerre qu'on peut penser à réparer les maux de la France, qu'on peut établir un système de finances qui remette en vigueur le crédit, le commerce, les manufactures, l'agriculture, qui fasse cesser la misère publique, & préviennent la banqueroute générale ? Croit-on que d'ajouter des conquêtes dévastées à des provinces épuisées puisse garantir de la ruine totale ? Les réquisitions ont dépouillé de toutes leurs denrées les provinces soumises aux armes Françaises, & malgré cette importation la France meurt de faim. Mais en dépouillant ces provinces avec autant d'imprudence que d'inhumanité, a-t-on pensé aux moyens de nourrir leurs habitans ?

Cet

Cet effrayant tableau du mauvais état des finances & des subsistances de la France n'est rien encore auprès de celui de sa dépopulation. A la fin de Décembre, d'après un rapport présenté à la Convention, la guerre a coûté dans les armées Françaises six-cent cinquante mille hommes. Si on ajoute à ce nombre, qui est d'un tiers au dessous de la réalité, ce qu'il en a coûté par l'émigration, la guillotine, la misère & la guerre civile, on appercevra avec horreur que cet état d'anarchie de la France lui a enlevé douze cent mille hommes, sans compter les vieillards, les femmes & les enfans.

Admettons la population de cet empire à vingt-quatre ou vingt-cinq millions d'individus, dont douze millions de mâles; défalquant de cette masse les vieillards & les enfans, il reste à-peu-près sept à huit millions d'hommes en état de porter les armes, qui en trois ans ont supporté cette perte énorme, dont un sixième doit encore courir les mêmes dangers. Que restoit-il pour l'agriculture, le commerce & la marine, & combien de tems la population Française peut-elle supporter une aussi effrayante consommation?

Est-ce avec des étrangers qu'on veut repeupler les campagnes de la France & ses manufactures,
& re-

& recruter ses armées? C'est ainsi que les Romains se sont dénaturés, & se sont perdus. Il est temps de penser à conserver la nation Françoise, de la réunir sous un gouvernement doux; de l'épurer de tous les avanturiers étrangers qui ont grossi le torrent bourbeux de la révolution, ou plutôt des Jacobins dont ils étoient les satellites les plus utiles & les plus actifs.

On vient de voir les pertes qu'entraînera la continuation de la guerre, en la supposant la plus heureuse possible. La conquête ou l'invasion de la Hollande peut devenir la source de bien des maux, par l'abus qu'on fera vraisemblablement de la confiance des Bataves.

Cette conquête rend nécessairement à l'Angleterre plus d'énergie qu'elle ne lui ajoute de dangers. La marine Angloise va être portée à une force formidable, & il est à présumer que tout projet de descente dans cette île sera vain.

La marine Hollandoise ne pourroit ajouter un grand surcroit de force à celle des Français, que dans le cas où ceux-ci, usant très-modérément de leur victoire, laisseroient à leurs nouveaux alliés les fonds & les matériaux nécessaires pour la monter. En ce cas même l'intérêt des deux al-

liés seroit d'aller défendre les colonies Hollandoises de l'Inde, & d'y attaquer le vaste empire des Anglois, plutôt que d'aller risquer d'échouer contre les côtes d'Angleterre.

Les Anglois se restreignant à la guerre de mer & à la défense de leur île, avertis de la descente dont on les menace continuellement, vont déployer toutes leurs ressources, augmentées de celles des Hollandois, qu'ils seront fort aises d'avoir pour ennemis. La descente en Angleterre seroit praticable; on pourroit même s'en promettre les plus grands succès, si l'Allemagne se détachoit de la coalition, & débarrassoit la France d'une guerre de terre trop étendue, & que les succès étendent encore davantage.

Si la révolution de la Pologne avoit été plus heureuse, si Kosziousko avoit eu tout le succès que méritoient son grand courage & la bonté de sa cause, il en seroit nécessairement résulté, ou une paix particulière avec le Roi de Prusse, ou une diversion très-utile, qui auroit entraîné d'autres puissances que la catastrophe des malheureux Polonois fera rester neutres.

Le Roi de Prusse tient trop à sa gloire & à la constitution de l'Empire, dont il est un des principaux

ceaux membres, pour pouvoir faire une paix partielle. Le sort de la maison d'Orange est un nouveau motif pour lui de rompre toute négociation. D'ailleurs, il est personnellement spolié & attaqué dans son duché de Clèves & dans l'Ostfrise. Il parait qu'il se charge de couvrir le cercle de Westphalie. Quand il y aura rassemblé des forces nombreuses, il ne pourra pas laisser les François établis entre le Rhin & l'Ètis, & il cherchera à les repousser d'abord de l'autre côté du Rhin, menaçant d'un côté la Hollande, de l'autre la Gueldre & les Pays-Bas. Ainsi les François seront obligés d'entretenir une forte armée sur le Bas-Rhin, & d'y faire une guerre très-vive.

Plus la victoire couronnera leur audace, plus leur consommation en hommes sera grande, ainsi qu'en dentées, munitions & argent, surtout si poursuivant leurs ennemis, ils s'enfoncent dans les landes de la Westphalie & de l'électorat d'Hanovre, qui ont été le tombeau de cent mille François dans la guerre de 1757.

Vraisemblablement les François ouvriront la campagne par les deux sièges de Luxembourg & de Maïence. Vraisemblablement le secours & la défense de ces deux places seront le but des efforts

des Impériaux. Ces deux sièges, même en réussissant, devront coûter beaucoup à la France. Les Impériaux ne parviendront peut-être pas à ravitailler Luxembourg; mais Maïence sera défendu par des armées, & les Français ne peuvent réussir à le prendre, qu'en l'attaquant par les deux rives du Rhin à la fois.

C'est là que les deux nations doivent se battre à outrance, non plus pour les intérêts des rois & des princes, mais pour leur propre existence, surtout la nation Allemande. Si les Français ont le malheur d'être repoussés, leur retraite sera très-dangereuse, & ils seront chassés rapidement des pays dévastés & mécontents qu'ils occupent à présent.

S'ils réussissent à prendre ces deux places, ils n'auront occupé que deux points de plus, & comme les Allemands se trouveront de l'autre côté du fleuve, ils ne pourront dégarnir aucune des parties de cette longue défensive, qui leur occupera plus de cent mille hommes, que la misère du pays laissera toujours à la charge de l'intérieur de la France.

L'épuisement, la misère, le dégoût, la nudité diminueront ces armées qu'il faudra toujours recruter

cruter de l'intérieur, & la conservation de ces conquêtes précaires achevera de ruiner & dépeupler la France, bien loin de terminer ses calamités.

Du côté de l'Italie, plus on avancera, plus il faudra augmenter les armées. Le dernier rapport fait en Decembre 1794 à la Convention, prouve que la mortalité a détruit celle qui a agi tout près des frontières. Tout ce qu'on use d'hommes, d'argent & de subsistances de ce côté, est en pure perte; car certainement les François ne peuvent pas avoir l'intention de conquérir l'Italie, bien certains de ne pouvoir pas la garder..

D'ailleurs, tant que les flottes combinées auront dans la Méditerranée la supériorité sur la marine Françoise, les succès seront bien incertains en Italie, & le gouvernement Français doit bien plutôt craindre, que tandis que ses armées seront enfoncées en Italie dont le climat les détruira, on ne tombe sur leurs côtes méridionales dénuées de défenseurs, & peut-être agitées par les factions qui les déchirent.

Il seroit bien plus sage au gouvernement Français, s'il ne veut ou ne peut pas neutraliser toute l'Italie, ce à quoi il devroit tendre, de se borner de

de ce côté à une défensive exacte, qui ne dépasse pas ses frontières, pour au moins diminuer une des sources de son épuisement & de la consommation de ses braves soldats, dont il prodigue le sang avec une indifférence dont la nation pourroit un jour lui faire rendre le compte le plus sévère.

Tout ce qu'on vient de dire sur la guerre d'Italie, s'applique avec autant de justesse à la guerre d'Espagne. Quand même les François s'emparaient de la Biscaye, de la Navarre, de l'Arragon & de la Catalogne, on ne peut pas croire qu'ils soient assez dépourvus de raison, assez ennemis d'eux-mêmes, assez égarés dans leurs principes constitutionnels, pour avoir la prétention de garder ces conquêtes. Il faut cependant prendre beaucoup de places & donner beaucoup de combats pour réussir. Que de gloire inutile & même nuisible ! Que de sang versé mal-à-propos !

Tels sont les dangers de la France triomphante. Si au contraire le terme fatal de ses victoires est arrivé, si des défaites, des maladies, l'épuisement détruisent ses armées, & les ramènent sur ses frontières où règnent la famine & la discorde, qu'aura à répondre la Convention Nationale à ces braves soldats, dégoûtés de ces guerres extérieures

res inutiles, furieux d'avoir été sacrifiés mal-à propos, lorsqu'ils lui diront :

“ On vous a offert la paix ; vous avez été les maîtres des conditions. La liberté Françoise étoit assurée ; elle alloit être reconnue de toute l'Europe. Vous avez compromis la gloire de nos triomphes passés : vous avez épuisé notre patrie. Au lieu d'y retrouver l'abondance & le repos, nous la voyons inculte, ruinée & dans les larmes du désespoir. Votre insatiable avareice, contraire à nos principes constitutionnels, nous a rendus les instrumens d'un système ini- que de conquête & de déprédaton, qui nous fait détester des peuples qui nous environnent. Vous nous avez sacrifiés à votre intérêt particulier, parce que la crainte que vous avez eue d'une faction féroce, vous a fait condescendre à partager ses crimes & ses violences. Vous avez abusé de la confiance d'une nation dont vous avez fait le malheur, lorsque tout courroit à la rendre la nation la plus heureuse de la terre.”

Il est à croire que la Convention Nationale, délivrée du joug de ses vils tyrans, ne s'exposera pas à de pareils reproches, qui seroient d'autant plus terribles qu'ils deviendroient le cri universel de

de la nation. Elle doit sentir que sa force dépend de l'opinion que la nation aura de sa conduite. Elle doit à l'avenir montrer beaucoup de force au dedans, & beaucoup de modération au dehors.

Elle tient dans sa main la paix ou la guerre. D'un mot, elle peut faire cesser les calamités de la France & les maux de toute l'Europe. Elle n'a qu'à annoncer qu'elle ne veut rien au de-là de ses anciennes limites ; les armes tomberont des mains de toutes les puissances réunies contre elle.

Si après cette déclaration quelque puissance, ce qui n'est pas probable, aveuglée par l'orgueil, la force à continuer la guerre, alors ce ne sera plus une guerre de peuple à peuple : la nation Françoise conservera dans l'opinion générale ses premiers avantages, & convaincue de la sagesse & de la modération de ses représentans, ainsi que de la justice de sa cause, non seulement elle ne murmurera point contre cette nécessité, mais elle reprendra une nouvelle vigueur, & fera de bon cœur de nouveaux sacrifices pour sa gloire militaire & sa dignité nationale.

DE LA CONVENTION NATIONALE.

LA Convention Nationale doit désirer la paix, pour pouvoir détourner de dessus la France toutes les calamités & tous les dangers de la continuation de la guerre, mais surtout pour éteindre toutes les factions qui déshonorent la révolution Françoise, pour asseoir les bases de la constitution, & surtout pour former un gouvernement. Il est plus tems que jamais de s'occuper efficacement de ces trois grands objets.

Jusqu'à présent il n'y a jamais eu dans cette assemblée un vrai parti de l'opposition. Elle a toujours été tyrannisée tour-à-tour par des factions qui la dominoient sans éprouver de résistance. La plus odieuse a été celle de Robespierre. Ses continuateurs, nommés les *Crétois*, sont peu nombreux, mais la Convention, malgré l'appui de l'opinion publique bien prononcée, n'ose pas prendre un parti sévère à leur égard, & cette timidité déplacée la jette dans quantité de fausses

K

démarches,

démarches, qui la rendent incapable de considérer l'avenir, & de travailler en grand.

Au seul mot de royauté ou de roi, tout le monde frémit & murmure. Au seul mot de république, tout le monde se lève en masse, & fait des *broubabas* & des sermens, non comme des chefs de peuple, mais comme des conjurés. Chaque jour l'esprit de la Convention dépend de celui des gens qui emplissent les tribunes, qui sifflent ou caressent les membres qui parlent selon leur sens. C'est ce qui produit tous ces décrets contradictoires, qui deviennent la dérision des gouvernés & la honte des gouvernans.

Le peuple François a délégué l'exercice de la souveraineté à des représentans, & ceux-ci, comme des acteurs sur un théâtre, sont exposés aux applaudissemens ou au blâme de trois ou quatre mille spectateurs, hommes & femmes, qui forment une autre représentation, gagée par des intrigans pour influencer leurs opinions. Voilà ce qu'on appelle la liberté. Quand est-ce que ce peuple-roi, las de se tourmenter lui-même, reconnoîtra que le pire de tous les despotismes est celui de la multitude?

Si le peuple veut exercer la souveraineté en masse, il ne doit pas se nommer des représentans inutiles. S'il croit avoir besoin de représentans,

il

il doit leur attribuer tous ses droits. Nul état ne peut subsister sans une subordination graduée & rigoureuse. Elle manque en France dans la partie la plus essentielle. Tant que ce vice subsistera, il est impossible d'établir un gouvernement & tant que le gouvernement ne sera pas établi sur une base solide, la liberté est en danger.

La Convention Nationale ayant abattu la puissance rivale des Jacobins, doit se hâter de se donner de la dignité : la nation ne peut ni ne veut pas la lui refuser. Elle doit chasser de son sein les membres qui la déshonorent par leurs excès & par les scènes dégoûtantes qu'ils donnent au public ; elle doit imposer le silence le plus absolu aux tribunes ; elle doit se donner les marques extérieures convenables à la représentation d'un grand peuple. Elle doit commencer par se respecter elle-même, pour qu'on la respecte. Ses immenses travaux ne devroient jamais être interrompus par des incidents puériles, par des scènes indécentes, qui servent à la décrier.

Elle doit penser que tout est encore à faire ; que la révolution n'a amené qu'un cahos informe ; que le vaisseau de l'état flotte entre deux constitutions, l'une monarchique, l'autre république ; que l'opinion publique n'est pas encore in-

variablement fixée sur la plus importante des questions, savoir;

Si la monarchie limitée convient mieux au bonheur de la France que la république?

que cependant le gouvernement ne peut être établi que d'après la solution de cette question.

Le tems est venu où cette question peut & doit être posée. Sous la tyrannie des Jacobins, on ne pouvoit ni écrire ni parler ni penser sur cette matière. Il est resté quelques traces de cette tyrannie dans la manière dont la Convention a été entraînée pour le décret contre le livre de Lacroix. Quelques mois plutôt cet auteur estimable eût été mis en pièces. A l'époque où un homme proscrit, qui ne respire que pour le bonheur des François, qui gémit sur leurs dangers plus que sur son propre sort, écrit ces réflexions qu'il dédie à sa patrie, le livre de Lacroix est lu, & gagne tous les jours des partisans.

Avant la fin de l'année, la nation fatiguée des désordres de l'anarchie, aura décidé cette question importante. Elle se lassera d'être viollement dominée par ses égaux, capricieusement, sans lois fixes, d'être assujettie à un gouvernement

ment révolutionnaire, toujours flottant entre la terreur & le crime.

Il est incroyable qu'un peuple qui a fait les plus grands efforts pour la liberté, ait pu laisser former les tribunaux & les comités révolutionnaires qui l'ont précipité dans l'esclavage le plus odieux, & qu'il n'ait pas jugé d'avance, que cet établissement qui ne pouvoit jamais produire aucun bien, devenoit un fléau national entre les mains d'un homme ou d'un comité qui s'en empareroit.

Certainement, ayant la fin de l'année, le gouvernement révolutionnaire sera aboli, & si la Convention vouloit le soutenir, elle seroit entraînée par la chute violente de cet odieux despotisme. Mais pour opérer le passage de ce gouvernement tyrannique à un gouvernement légal, il faut aborder sérieusement la grande question, & décider entre la constitution républicaine & la constitution monarchique.

La Convention Nationale ne peut pas avoir le désir criminel de conserver à la fois le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif ; car c'est - là précisément le despotisme, & c'est contre le despotisme que la nation entière est armée

armée & en garde. D'ailleurs la Convention Nationale compte dans son sein un grand nombre de bons patriotes & de gens éclairés qui s'opposeroient de bonne foi au projet absurde de cette usurpation.

Les deux pouvoirs seront donc séparés nécessairement. Le peuple, d'après son droit naturel & imprescriptible, conservera le pouvoir législatif, qu'il exercera par ses représentans. Quant au pouvoir exécutif, il le déléguera ou à des représentans choisis *ad hoc*, ce qui constituera la république, ou à un seul, ce qui constituera la monarchie limitée.

Dans le premier cas, la Convention Nationale sera forcée de refondre la constitution qu'elle a décrétée, ouvrage de la précipitation & de la terreur. Rien n'est prévu dans cette constitution, & elle n'est favorable qu'à la tyrannie,

DE LA RÉPUBLIQUE.

POUR l'établissement ou l'affermissement de la république Françoise, une autre question se présente. Restera-t-elle démocratique, ou l'établira-t-on aristocratique ? C'est-à-dire, tous gouverneront-ils, ou remettra-t-on le sort de l'état entre les mains d'un petit nombre de gens élus ? Cette question est facile à décider. Un vaisseau seroit bientôt submergé, si tous les matelots faisoient l'office du pilote.

La démocratie ne convient pas même au gouvernement d'une bourgade. Sa turbulence ne lui permet aucune assiette fixe. Le bonheur & la sûreté en sont bannis. N'ayant jamais une constitution solide, le premier ambitieux qui s'empare d'une faction, séduit le peuple en lui livrant pour victimes ses propres ennemis. Le prétexte du bien public est son arme & soutient sa tyrannie, jusqu'à ce qu'une autre faction détrompe le peuple, qui immole sa première idole.

La démocratie ne semble revêtir ses représentans de sa confiance que pour les placer en butte à ses soupçons. La consolation de ceux qui ne parviennent pas aux grands emplois du gouvernement, est de vexer continuellement ceux qui en sont revêtus, & souvent de les immoler.

La démocratie n'admet l'égalité que pour confondre tous les rangs, & ses orateurs ne la prêchent que pour arriver à la domination.

Il est incontestable que les hommes naissent égaux, mais cette égalité n'est absolue qu'entre des hordes sauvages qui n'ont ni propriétés ni arts, ni forme d'association, ni gouvernement. Même entre ces sauvages elle n'existe pas, si l'un est plus fort que l'autre.

Dans l'ordre social l'égalité n'est que devant la loi, qui ne doit connoître ni grands ni petits, mais des innocens & des coupables. Tout homme qui est obligé de travailler pour un autre, est son inférieur. Si cette subordination graduelle est nécessaire pour le maintien de la société, à plus forte raison celle des gouvernés envers les gouvernans est-elle nécessaire au maintien de l'état.

C'est cette subordination qui ne peut jamais exister avec la démocratie. On voit que depuis l'établissement

l'établissement de la république, le peuple François fait tous ses efforts pour se rallier toujours autour de la Convention, parce qu'il sent le besoin d'être gouverné ; mais il s'égare toujours sur sa prédilection, il se voe successivement à la faction de la Gironde, aux Jacobins, à Robespierre, au parti encore mal développé des modérés ; mais on voit qu'il ne fait que suivre le sentiment intime de la nécessité, & qu'il n'a ni confiance ni respect pour la machine gouvernante. Voilà une partie des inconveniens de la démocratie ; il en est beaucoup d'autres qu'une funeste expérience a développés à la nation,

La république ne pourroit donc se soutenir en France qu'aristocratiquement, par l'établissement d'un sénat. Mais quels sont les êtres privilégiés dont les talents & les services ayent assez mérité la confiance publique, pour les élire au dessus des autres ? Si ce choix se faisoit par une élection temporaire, outre qu'il seroit soumis à toutes les agitations des factions, à toutes les corruptions des ambitieux, il ne donneroit pas à ce sénat plus de considération que n'en ont obtenu les trois assemblées successives ; ou bien il écraseroit l'Assemblée législative, absorberoit les deux pouvoirs, & deviendroit despote.

Si on le nommoit à vie, ce seroit se donner un grand nombre de rois; bientôt la clientèle s'assisteroit autour d'eux. Les factions deviendraient régulières, & on verroit naître en France des Sylla, des Marius, des Pompée, des César, qui déchireroient leur patrie, & finiroient par anéantir la république.

L'institution de toute république, de quelque forme qu'elle soit, quelque sévère & prévoyante que soit sa constitution, tend toujours à se relâcher, & toute république finit par la tyrannie. L'éloquence est un des plus grands dangers du gouvernement républicain. C'est dans le silence du cabinet qu'on gouverne les hommes avec sagesse. Dans la tribune on les enivre, on excite leurs passions, & on les égare.

Si la France persiste à vouloir garder l'état républicain, sa révolution ne finira pas même avec la guerre. Elle deviendra même peut-être plus terrible & plus sanglante encore, lorsque les armées rentreront dans leur patrie, qu'elles trouveront déchirée par des factions entre lesquelles elles se partageront.

Sparte étoit une république, elle avoit des maîtres; l'Angleterre peut bien être regardée comme une répu-

république, elle a des rois. C'est même la balance des deux pouvoirs bien établie, qui fait dans l'un & dans l'autre de ces deux exemples la solidité de la constitution, & par conséquent le bonheur & la force de la nation.

La France peut donc rester république une & indivisible, si le peuple retient le pouvoir législatif qui est l'essence de l'état républicain, en révérissant un homme du pouvoir exécutif sous le nom auguste de roi, qu'on a cherché par toutes les grossièretés Jacobines à rendre odieux aux François sans pouvoir y parvenir ; car ce peuple a trop d'esprit pour sacrifier son bonheur à une guerre de mots.

Q[uod] debet esse etiam de ceteris aliis operis
alio nomine ut respiratione admissione & exp-
ersione, utrumque est auctor ob suamq[ue] ad q[uod] aliam
admissionem & exhalationem non possit. & admissionem
ad q[uod] est auctor ob suamq[ue] ad respirationem. Sed ad hanc
admissionem si non secundum et ceteris operibus
admissionem respiratione & exhalatione, ut q[uod] est
admissionem respiratione & exhalatione, hoc est q[uod]
admissionem respiratione & exhalatione, hoc est q[uod]
admissionem respiratione & exhalatione, hoc est q[uod]

DE LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE,

LA même secte qui divinisoit Marat étoit faite pour avilir jusqu'au nom de toi, & chercher à l'effacer de la langue Françoise. L'extinction de cette méprisable secte doit entraîner celle de toutes les absurdités atroces dont elle s'est servie pour dénaturer la nation. Ce n'est plus un crime de parler de royauté.

On peut avancer, sans craindre la guillotine, que la monarchie, modérée par un sénat, est la forme la plus parfaite de tous les gouvernemens humains. 1°. Parce qu'en fuyant la royauté, on tombe nécessairement dans l'anarchie. 2°. Parce qu'en considérant la foiblesse de la nature humaine, il y a moins de danger à donner sa confiance à un seul homme dont les désirs sont remplis d'avance, qui n'a rien à gagner, mais au contraire tout à perdre en mécontentant le peuple, & en le tyrannisant, qu'à cinq cents hommes nouveaux, dont les intérêts & les passions ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens du peuple qu'ils

qu'ils pillent, vexent & massacrent sous le nom du bien public.

Si un roi constitutionnel a des vertus, il tient à son peuple, & il s'identifie avec son bonheur & sa gloire. S'il a des vices, il tient à sa brillante place, & il soumet ses passions à sa politique, de peur de la perdre. Quelque soit son caractère, tous les yeux sont dirigés sur lui, l'assemblée des représentans de la nation le surveille, la constitution le dirige ou le redresse, & s'il affecte la tyrannie, cette même constitution le punit. Ainsi un roi constitutionnel peut faire du bien à tous, & ne peut nuire qu'à lui-même.

Que les François réfléchissent à toutes les humiliations, toutes les bassesses, auxquelles presque tous ont été soumis depuis cette brillante révolution, devant des hommes, aux plus leurs égaux, souvent au dessous d'eux, soit pour obtenir un remboursement en papiers incertains, soit pour faire reconnoître sur la grande inscription des créanciers de l'état une dette qui étoit bien plus assurée par des contracts, soit pour sauver des cachots ou de la guillotine des parens ou des amis, soit pour obtenir des emplois qui pussent assurer leur subsistance, soit enfin pour jouer un rôle, en s'associant aux assassinats, aux crimes &

aux

aux profits illicites de leurs vils protecteurs ; & qu'ils se disent : *telle est notre liberté ! telle est la souveraineté du peuple !*

Mais, dit-on, le gouvernement marche, les armées Françaises sont victorieuses par tout, la nation est élevée au plus haut point de gloire où elle soit jamais parvenue. Oui, l'exaltation des ames, fruit de la révolution, a produit l'héroïsme en dehors, & la barbarie dans l'intérieur. Mais que le François considère, d'un côté ses trophées, de l'autre ses malheurs & les crimes des hommes qui ont abusé de sa confiance, & qu'il avoue de bonne foi qu'il ne voudroit pas recommencer cette affreuse carrière, & qu'il n'aspire qu'au moment de voir terminer sa révolution.

Quant au gouvernement, de l'aveu même des représentans, il ne marche pas. Tous les moyens sont forcés. Dépenses excessives, dettes accumulées, ressources fausses ou exagérées, réquisitions tortionnaires, consommation effrayante d'hommes & de bestiaux, commerce ruiné, conjurations toujours renaissantes, crimes récompensés ou impunis ; voilà ce que présente la lecture du journal de toutes les séances de la Convention.

Un gouvernement qui attente à la liberté, à la propriété des citoyens sous prétexte du bien public ; qui, avouant l'injustice de ses décrets spoliateurs, soutient qu'il faut les maintenir ; qui, avouant que les crimes les plus atroces ont été commis, rejette les pétitions qui demandent la punition des coupables, sous prétexte du danger de faire rétrograder la révolution en regardant en arrière ;

Un gouvernement qui punit les opinions comme des crimes ; qui favorise les délations, l'espionnage, qui corrompt les mœurs en récompensant les délits les plus atroces ; qui tremble toujours devant l'opinion publique, & qui cherche à la maintenir dans l'erreur, en trompant & flattant le peuple ; qui sous le prétexte d'établir l'égalité, favorise l'ambition d'hommes sans principes, sans éducation, auxquels l'abjection de leur existence précédente ne peut avoir inspiré que des sentimens bas, de la grossièreté, de la féroceité, de l'avarice ;

Un gouvernement qui exclut des emplois publics les hommes que leur éducation en rend susceptibles, uniquement parcequ'ils sont de la classe noble ; qui contrarie ces mêmes principes de

de l'égalité, en abaissant cette même classe noble à la condition des esclaves ;

Un gouvernement qui sous prétexte de la liberté favorise la licence la plus effrénée ; qui profane & détruit tous les cultes ; qui exerce une intolérance barbare & une persécution atroce envers leurs ministres, après les avoir injustement spoliés ; qui substitue à une religion antique, fondée sur la morale la plus sublime & la plus consolante, un Paganisme puéril qu'on pardonneroit à peine à l'enfance des premiers âges du monde ;

Un tel gouvernement est la vraie tyrannie, caractérisée par toutes ses fureurs & ses foiblesses. Il est inconséquent, versatile & toujours entraîné par la fougue du moment. Un état de révolution & de guerre générale peut seul faire patienter sur ses excès & tolérer ses abus, mais il ne peut pas durer ni devenir la base du système social d'un grand peuple.

Plus la nation a déployé de constance pour repousser les attaques extérieures, plus elle a montré de patience pour supporter les crimes de ses tyrans, le dépouillement, les embrasemens des villes, les dépopulations des campagnes, la misère

sère, la famine: plus elle sera impatiente du résultat.

Après avoir secoué le joug de la plus effrayante tyrannie, la nation ne continue sa confiance à la Convention Nationale, que parce qu'elle est persuadée que la grande majorité de ses membres abhorre le passé, & veut de bonne foi travailler à faire cesser le brigandage, le meurtre, l'anarchie & les calamités qui ont fait de la France une vaste prison ou un cimetière.

Elle a besoin de la paix & d'une constitution solide, qui sépare & tempère les deux pouvoirs: elle a besoin d'un gouvernement actif & éclairé, qui calme les passions, & assure le bonheur public. La guerre & les conquêtes consumeront sa ruine, sa dépopulation & son anarchie. La constitution républicaine perpétuera la corruption, les crimes & les troubles intérieurs, & conduira à des guerres civiles & à l'anarchie, dont la tyrannie est la fin. La constitution monarchique peut seule la sauver.

On estime assez la saine majorité de la Convention Nationale pour la croire bien pénétrée de cette vérité incontestable. Si elle ne se hâte pas de la prononcer elle-même, bientôt le vœu géné-

ral lui annoncera impérieusement la révolution que l'expérience la plus funeste a produite dans l'opinion publique. Alors la Convention non seulement n'aura pas le mérite dont elle peut s'honorer en préparant & prévenant l'opinion publique; mais entraînée elle-même par le torrent, elle ne pourra pas apporter la mesure de sagesse & de prudence dans la grande décision du sort de la nation, qui deviendra peut-être extrême, si elle est inspirée par cette fougue qui n'a que trop caractérisé toutes les époques de cette étonnante révolution.

François, il est tems pour vous de cueillir les fruits de vos efforts, de votre sang, de vos souffrances ; il est tems de mettre fin à vos calamités ! Il vous faut la paix; on vous la demande, & elle dépend de vous. Il vous faut une constitution monarchique : elle est faite, le tems & l'expérience la perfectionneront. Il vous faut un gouvernement; vous tenez dans les fers un jeune prince dont les malheurs anticipent l'éducation, & dont l'innocence assure les droits.

Grâces à votre valeur indomptable, aucune nation étrangère ne peut plus vous faire la loi. D'un côté, la vraie gloire, la vertu, l'assurance des propriétés, la renaissance du commerce & des

arts,

arts, le respect de tous les peuples & de tous les siècles, joint à votre propre estime: de l'autre, une fausse gloire, les crimes, la misère, la dépopulation, la banqueroute, l'anarchie, la guerre civile, la tyrannie & la subversion totale de votre patrie. Choisissez! Votre sort est entre vos mains; hâtez-vous de le décider.

DUMOURIEZ.

the same period of time, & the same number of hours, & the same
amount of labor, & the same amount of capital, & the same
amount of skill, & the same amount of energy, & the same
amount of intelligence, & the same amount of knowledge,
will produce the same amount of value, & the same amount
of profit, & the same amount of wages.

CHAPTER V.